

La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques

Autor(en): **Straka, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **20 (1956)**

Heft 79-80

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA DISLOCATION LINGUISTIQUE DE LA ROMANIA ET LA FORMATION DES LANGUES ROMANES A LA LUMIÈRE DE LA CHRONOLOGIE RELATIVE DES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES ¹

L'intérêt que présente pour la linguistique diachronique l'établissement de la chronologie relative des changements phonétiques, voire de tous les changements linguistiques, n'est plus à démontrer. Meyer-Lübke ², Élise Richter ³ et Max Křepinský ⁴ en ont fourni des preuves éclatantes. Contrairement à la chronologie absolue qui tient uniquement compte de la date des documents où tel ou tel changement se manifeste dans la graphie, dans la versification ou dans des remarques de grammairiens (souvent d'ailleurs très tard par rapport à son accomplissement dans la langue parlée), la chronologie relative, d'essence purement linguistique, est basée sur l'analyse et la confrontation des changements eux-mêmes. Étant donné que, généralement, ceux-ci ne peuvent se produire que dans des conditions déterminées, leur réalisation dépend très fréquemment de celle de certains changements antérieurs qui, en revanche,

1. Un bref résumé des deux premières parties de cette étude a fait l'objet d'une communication présentée, sous le titre de « Quelques contributions à la chronologie relative des changements phonétiques en français pré-littéraire », le 3 avril 1956, au VIII^e Congrès international de Linguistique romane à Florence.

2. *Romanische Lautlehre*, 1890 (chap. V : *Zur Chronologie des Lautwandels*, §§ 635 et suiv., p. 523 sqq.), et *Historische Grammatik der franz. Sprache*, 1908 (v. notamment le 2^e appendice, p. 266-267).

3. *Beiträge zur Geschichte der Romanismen, I. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrh., Beih. zur Zs. f. rom. Phil.*, LXXXII, 1934.

4. Voir surtout sa dernière étude, *Romanica*, parue à Prague en 1952 dans les *Mémoires de la Société royale des Lettres et des Sciences de Bohême*, classe des Lettres, année 1950 (48 pages); une liste de ses principales publications antérieures qui concernent la chronologie relative, figure dans nos *Observations sur la chronologie...*, *Revue des Langues romanes*, t. LXXI, 1953, p. 250 et 306.

peuvent empêcher l'aboutissement de diverses autres modifications attendues. La chronologie relative, fondée ainsi sur les interdépendances entre différents changements linguistiques dans un idiome donné, est en mesure de préciser mieux que la chronologie absolue la succession des transformations de cet idiome dans le temps, et partant, sa formation, même s'il ne s'agit pas d'une langue littéraire. En ce qui concerne le domaine roman, l'établissement d'une chronologie relative des changements communs à toute la Romania et de ceux qui ne le sont pas, nous permet d'indiquer avec plus d'exactitude que le dépouillement des documents écrits, l'époque de la différenciation régionale du latin parlé ou, si l'on préfère, de l'individualisation des langues romanes.

I

1^o En 1953, nous avons publié dans la *Revue des Langues romanes*, t. 71, pp. 247-307, quelques résultats de nos réflexions sur la chronologie relative des changements phonétiques en roman et en français pré-littéraire. L'essentiel de cette étude peut se résumer dans la série chronologique suivante ¹ :

1^o allongement des voyelles accentuées en syllabe libre (nécessairement antérieur à toutes les diphtongaisons spontanées) ² ; — 2^o a) diphtongaison

1. Le lecteur est prié de se rapporter, en lisant les pages qui suivent, au dépliant joint à notre exposé et représentant un tableau synoptique de la succession chronologique de tous les changements étudiés. Pour des raisons techniques, ce tableau n'a pas été exécuté par l'imprimerie qui imprime la *Revue de Linguist. rom.*, mais par une autre qui, malheureusement, ne possède pas les caractères phonétiques de la notation Rousselot-Gilliéron ; aussi avons-nous été obligé d'en remplacer quelques-uns par des signes empruntés à d'autres systèmes de transcription (leur valeur est indiquée sur le dépliant, en bas et à gauche), tout en adoptant intégralement la notation de Rousselot dans l'exposé même. — Les changements examinés dans la première partie de l'article forment, sur le dépliant, la série du milieu : *voyelles accentuées libres* > *voyelles longues* *ae* > *ee* > *e*.

2. Nous sommes en effet persuadé que les causes de la diphtongaison spontanée des voyelles non seulement fermées, mais aussi ouvertes, résident dans la durée longue des voyelles accentuées et que cette diphtongaison n'a rien de commun avec la diphtongaison conditionnée. Nous hésitons par conséquent à accepter les théories de M. Schürr exposées dans ses diverses publications et, tout dernièrement, dans une étude importante et par ailleurs très intéressante, publiée dans cette *Revue* ; on sait que, selon ces théories sur lesquelles nous comptons revenir prochainement, les voyelles ouvertes *è* et *ò* ne se seraient pas diphtonguées spontanément, mais qu'on aurait adopté *ie* et *uo* par une sorte d'imitation des diphtongues analogues provenant de la diphtongaison conditionnée.

de *e* ouvert accentué (*piède*, **tēpidu* > **tiēpēdu*, **fēmita* > **fiēmēta*, **frēmītu* > **friēmētū*), et à peu près simultanément *b*) affaiblissement des voyelles finales des proparoxytons en *e* (*a*) (**tiēpēdē*, **friēmētē*, **cōmīte-kōmīte* > **kōmētē*, *cūbitu* > **kōvētē*, *sinapu* > **sēnapē*, *male habitu* > **malāvētē*)¹; — 3° syncope de la voyelle posttonique entre *m* et *t* (**fiēmta*, **friēmte*, **kōmtē*, **dōmītat* > **dōmtat*, *sēmīta*-**sēmēta* > **sēmta*, *amīta*-**āmēta* > **āmta*); — 4° abrégement, devant l'entrave secondaire *mt*, des voyelles accentuées, antérieurement allongées (**kōmtē*, **dōmtat*, **sēmta*, **āmta*)²; — 5° diphtongaison de *o* ouvert (*mōla* > **muōla*, **movīta*-**mōvēta*, * > *muōvēta*, **jōvenē* > **juōvenē* « jeune »; mais **kōmtē* « comte », **dōmtat* « il dompte » sans diphtongue, parce que, dans ces mots, *o* se trouvait, à l'époque de la diphtongaison, dans une syllabe entravée et était abrégé); — 6° syncope de la voyelle posttonique entre *v* (primaire et secondaire, issu de *-b-*) et *-ta* (**muōvta*, *dēbita*-**dēvēta* > **dēvta* « dette », *dūbitat* -**dōvētat* > **dōvtat* « dote -il doute », *gābata* > **gāvta* « jatte »)³; — 7° sonorisation des consonnes intervocaliques *t*, *p*, etc. (*cūbitu*-**kōvētē* > **kōvēdē*, **sēnabē*, **malāvēdē*, **tiēbēdē*; mais *fiente*, *friente*, *comte*, *dom(p)te*, *sente*, *ante*, **muōvta*-*meute*, **dēvta*-*dette*, **dōvtat*-*doute*, **gāvta*-*jatte*, avec *t* sourd, parce que, à l'époque de la sonorisation, la voyelle posttonique n'existait plus entre *m* et *t* et entre *v* et *-ta*, et en conséquence, *t* n'était plus intervocalique); — 8° affaiblissement de *b* intervocalique secondaire (issu de la sonorisation de *-p-*) en *w* et passage de ce *w* à *v* (**sēnavē*, **tiēvēdē*)⁴; — 9° syncope de la voyelle posttonique entre *v* et *-dē* (issu de *-tu* ou *-du* : **kōvēdē* >

1. Ces changements dont le rapport chronologique est difficile à préciser, sont antérieurs tous les deux au changement n° 3. En effet, ni la diphtongaison *e* > *ie*, ni l'affaiblissement *-u* > *-ē* (par ex. dans *fremītu*) n'auraient pu se produire après la syncope de la voyelle posttonique entre *m* et *t*, c'est-à-dire à partir du moment où *e* se trouvait dans une syllabe entravée et les mots de ce type étaient des paroxytons.

2. Sur l'abrégement, sous l'effet d'une entrave secondaire, des voyelles accentuées qui, antérieurement allongées (changement n° 1), n'étaient pas encore diphtonguées au moment de la naissance de cette entrave, v. notre étude dans la *Revue des Langues rom.*, p. 270. Cet abrégement et la syncope entre *m* et *t* sont nécessairement antérieurs, vu le maintien de *o* dans *comte*, *dom(p)te*, à la diphtongaison *o* > *uo* (changement n° 5).

3. Changement postérieur à *o* > *uo*, car *o* de **movīta* s'est diphtongué, mais antérieur à 7°, car *-t-* dans *-vīta* ne s'est pas sonorisé. La syncope entre *v* et *-ta* a été suivie de l'abrégement de la voyelle devant *vt*, mais le terminus ad quem de cet abrégement n'est donné que par le n° 11.

4. Le passage *p* > *b* > *w* > *v* est à placer avant le changement n° 9 à cause de l'aboutissement *v* dans *sinapu* > *senve-sanve*, *cannapu* > *chanve*; v. aussi *Stephanu* > *Estievene*, etc., *RLR*, p. 260, 279, etc.

*kōvdé, *malāvédè > *malāvde, *tièvdè > *tièvdè)¹ et entre *n* et *-vè* (issu de *-pu* : *sēnavè > *sēnvè); — 10° abrègement, devant l'entrave secondaire *vd* et *nv*, des voyelles accentuées, antérieurement allongées (*kōvdè, malāvde, *sēnvè)²; — 11° diphtongaison des voyelles fermées et de *a* en syllabe accentuée et libre : a) *ê* > *ei*, b) *ó* > *ou*, c) *ā* > *ae* et ensuite **iae-ie* après palatale, *ai* devant nasale, *è* partout ailleurs³ (*teile*, *dēbet* > **deivet*; *flour*, *mōres* > **moures*; *chier*, *chien*, *calet* > **chielet*; *main*, *manet* > **mainet*; *mer*, *paret* > **peret*; mais *dette*, *sente*, *senve-sanve*, *dote-doute*, *code-coude*, *jatte*, *ante*, *malade*, sans diphtongues, parce que les voyelles posttoniques entre *m* et *t*, entre *v* et *t* et entre *n* et *p* s'étaient syncopées antérieurement à l'époque de la diphtongaison des *é*, *ó*, et *ā*, et que de ce fait les voyelles accentuées se trouvaient, dans ces mots, dans une syllabe entravée et étaient abrégées); — 12° effacement des voyelles finales suivies d'une consonne (**deivet* > **deift* > *deit*, *doit*; **moures* > *mours-mœurs*; **chielet* > *chielt*, **mainet* > *maint*, **peret* > *pert*)⁴.

1. Entre *v* et *-dè* (à l'origine *-tu* ou *-du*), la voyelle posttonique s'est conservée plus longtemps qu'entre *v* et *-tu* (n° 6). Neumann (*Zs.*, t. XIV, p. 560) et Grammont (*Traité de phon.*, p. 162) ont très bien remarqué que la présence d'un *-a* final précipitait la chute de la voyelle posttonique, tandis que, devant un *-è* (*u*) final, celle-ci se maintenait plus facilement. — Sur les autres causes phonétiques (qualité de la consonne subséquente et celle de la consonne précédente) qui ont déterminé la réalisation plus ou moins rapide ou lente des syncopes des voyelles posttoniques, v. notre étude dans la *RLR*, passim et surtout p. 286-287.

2. Sur cet abrègement, v. ci-dessus, note au bas du changement n° 4.

3. Sur l'établissement de la chronologie des trois diphtongaisons *é* > *ei*, *ó* > *ou* et *a* > *ae*, v. notre étude dans la *RLR*, p. 288; nous considérons *é* > *ei* comme plus ancien que *ó* > *ou*, parce que la série vocalique postérieure est généralement en retard sur la série antérieure lors des changements parallèles (v. encore ci-dessous, sub II, 1), et quant à *a* > *ae* > *e*, son extension géographique plus restreinte que celle des deux autres diphtongaisons a déjà fait dire à Meyer-Lübke que c'était le changement le plus récent des trois changements en question (*Franz. Gr.*, § 62). — Le rapport chronologique entre les divers aboutissements de *a* : *ie*, *ai* et *e*, est facile à établir; l'évolution de *cane* > *chien*, etc., où *a* précède d'une palatale et suivi d'une nasale n'a pas abouti à *ai*, mais à *ie*, prouve que l'influence de la palatale a agi sur *a* antérieurement à celle de la nasale; en ce qui concerne le résultat *e*, il est nécessairement le plus récent des trois, car si *a* s'était transformé en *e* antérieurement à l'action de la palatale et de la nasale, tous les *a* seraient devenus *e* (aussi dans *caru*, *cane*, *pane*, etc.) et les traitements *a* > *ie* et *a* > *ai* n'auraient pas eu lieu.

4. Les exemples cités ci-dessus prouvent que les diphtongaisons de *é*, *ó* et *a* sont antérieures à la chute des voyelles finales suivies de *-t* et de *-s*, c'est-à-dire à la formation des entraves secondaires *-ft*, *-rs*, *-lt*, *-nt*, *-rt*, etc. Nous ne présumons cependant rien en

2° La chronologie ainsi établie nous permet, entre autres conséquences, de dissocier dans le temps la diphtongaison des voyelles ouvertes et celle des voyelles fermées ; ces deux diphtongaisons ne peuvent pas appartenir à une même époque. Elle nous oblige aussi à attribuer une ancienneté plus grande à la diphtongue *ie* qu'à la diphtongue *uo*. Si la sonorisation des consonnes intervocaliques s'est produite, comme on est en droit de le supposer, vers la fin du IV^e siècle (v. Richter, *ouvr. cité*, p. 155 et suiv.), et si chacun des changements constituant la série chronologique établie ci-dessus n'a eu besoin que d'une seule génération (d'une trentaine d'années) pour être exécuté ¹, les voyelles fermées *é* et *ó* n'ont pu commencer à se diphtonguer qu'au début du VI^e siècle au plus tôt, tandis que *ò > uo* doit remonter à la fin du III^e siècle ou, au plus tard, au début du IV^e, et *è > ie* encore plus haut, au moins jusqu'au milieu du III^e siècle. Ces deux dernières dates semblent être confirmées par les données de la géographie linguistique : le roumain connaît la diphtongaison *è > ie*, mais ignore celle de *ò*, et cela s'explique aisément par l'ancienneté de la diphtongue *ie* qui a encore atteint la Dacie avant son isolement causé par les événements bien connus de l'an 271 ², tandis que la diphtongue *uo*, issue de *ò* ouvert postérieurement à cette date, ne pouvait plus atteindre cette région ³. Le fait que le sarde a conservé non seulement *ò*, mais aussi *è*, semble indiquer que, dès avant la diphtongaison *è > ie* et sans doute même dès avant l'allongement des voyelles accentuées en syllabe libre, la Sardaigne ne faisait plus d'unité linguistique avec les autres pays de la Romania et que le sarde commençait à évoluer indépen-

ce qui concerne le rapport chronologique entre cette chute et les divers développements de la diphtongue *ae* issue de *a*, car *ae* a pu poursuivre son chemin, dépendant ou indépendant de son entourage ($>$ *ie*, *ai* ou *e*), aussi bien en syllabe libre qu'en syllabe entravée ; voir, sur le dépliant, les deux séries parallèles à la suite du changement *a > ae*.

1. C'est pourtant peu probable et il faut plutôt supposer que ces changements n'ont pas été réalisés tous par des générations se succédant immédiatement l'une après l'autre.

2. On sait que l'empereur Aurélien a donné l'ordre d'évacuer la Dacie en 271. Après cette date, il n'y avait pratiquement plus de relations entre cette région et les autres provinces de la Romania ; de nouveaux colons ne venaient plus s'y installer, et c'est ainsi que les modifications linguistiques nées, après cette date, dans d'autres régions romanes, n'ont plus atteint le parler de la Dacie (voir p. ex. Rosetti, *Istoria limbii române*, t. I, 1938, p. 38-39).

3. M. Fourquet a bien voulu nous signaler un fait analogue du domaine germanique. Le néerlandais semble avoir diphtongué *ē* en *ie*, mais non *ō* en *uo*, de sorte qu'à un stade de son évolution, il offrait *ie* et *o* : **hier* et **blōma*, en face de *vha. hiar* et *bluoma, bluama*.

damment ; d'autres faits dont il sera question ci-dessous parlent également en faveur de cette hypothèse selon laquelle l'individualisation du sarde serait à situer au moins deux générations avant le milieu du III^e siècle, c'est-à-dire au plus tard vers la fin du II^e siècle ¹.

3° Notre série chronologique nous permet encore d'affirmer qu'en français, l'affaiblissement en *-è* des voyelles finales des proparoxytons est nécessairement antérieur à la syncope des voyelles posttoniques entre *v* et *t* (*d*), entre *n* et *p* (*b-v*) et même entre *m* et *t*, car il a eu lieu dans des mots tels que *malade*, *coude*, *tiède*, subst. *doute*, *sanve*, *friente*, *comte*, subst. a. fr. *donte*, etc., et que, par conséquent — vu le maintien de l'*ò* non diphtongué dans *comte*, *donte* — il est aussi antérieur à la diphtongaison *ò* > *uo*. Le fait que ce changement, limité au français, appartient donc approximativement à la même époque que la diphtongaison *è* > *ie* qui est, au contraire, presque panromane ², contredit à son tour l'hypothèse d'une période romane commune et prouve que, de très bonne heure, à côté de certaines innovations linguistiques communes à la plupart des pays romans, des modifications locales ont commencé à apparaître à divers points de l'Empire.

4° Ajoutons enfin que, dès avant l'allongement des voyelles accentuées en syllabe libre, le domaine hispanique et la Dacie se distinguaient aussi des autres régions par la place de la coupe syllabique ; dans ces domaines, la coupe syllabique s'est déplacée devant les groupes consonantiques et devant les consonnes géminées (*tes-ta* > *te-sta*, *ter-ra* > *te-rra*, *sep-te* > *se-pte*, *por-tu* > *po-rtu*, *pon-te* > *po-nte*, etc.) ³, de sorte qu'en espagnol *è* et *ò* et en roumain *è* ont pu, par la suite, s'allonger et se diphtonguer dans les syllabes accentuées qui, à l'origine, étaient entravées.

En somme, ces faits prouvent que la différenciation du latin parlé selon les régions et, en conséquence, les débuts de l'individualisation et de la formation des divers idiomes romans remontent jusqu'au II^e siècle de notre ère, sinon encore plus haut.

1. Voir, sur le dépliant, la série chronologique figurant au-dessus des sept premiers changements de la série centrale, et tout spécialement les rapports qu'elle indique entre la séparation de la Sardaigne et celle de la Dacie d'une part et, d'autre part, les diphtongaisons *è* > *ie* et *ò* > *uo*.

2. Voir ci-dessus, les deux changements indiqués sous le n° 2 par rapport au changement n° 3, et le dépliant en bas et à gauche.

3. Voir, sur le dépliant, le premier changement de notre série centrale. Des déplacements analogues de la limite syllabique dans des idiomes actuels peuvent être démontrés par la phonétique expérimentale ; v. notre étude dans *RLR*, p. 275, note 1.

II

D'autres considérations du même genre, basées sur la répartition géographique des changements phonétiques, et d'autres séries chronologiques qui se rattachent aux différents chaînons de notre chaîne centrale, complètent et confirment ces conclusions. En voici quelques-unes à titre d'exemple.

1° M. Väänänen a démontré que la transformation de la durée latine en timbre était antérieure à la destruction de Pompéi (*Inscr. Pomp.*, p. 29 et 40), et on sait aussi que le changement consécutif à cette transformation, à savoir l'ouverture des *i* et *u* ouverts (anciennement brefs) en *é* et *ó* fermés, est déjà attesté vers le milieu du 1^{er} siècle (cf. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, p. 100). Le sarde qui n'aurait commencé à évoluer séparément, d'après ce que nous avons dit (v. aussi ci-dessous, sub 2), qu'au cours des dernières années du 11^e siècle, conserve cependant *i* et *u*, et le roumain où *i* s'est ouvert en *é*, ignore l'ouverture parallèle de *u*. C'est que, malgré les témoignages de *i* > *é* qui remontent au 1^{er} siècle, ce changement ne s'est généralisé et répandu que vers la fin du 11^e siècle (cf. Battisti, *ouvr. c.*, p. 98), et à cette époque, la Sardaigne, séparée du continent, n'était sans doute plus en mesure de recevoir les innovations linguistiques nées sur la Péninsule italique ou dans d'autres régions de l'Empire, et a échappé, en conséquence, à l'ouverture de *i*. En ce qui concerne l'ouverture *u* > *ó*, plus longue à se réaliser (la série vocale postérieure semble toujours être en retard sur la série antérieure lors des changements parallèles, v. Passy, *Mélanges Havet*, p. 344, et ci-dessus, à propos de *uo* et *ou* par rapport à *ie* et *ei*), elle n'a pas dû être répandue et adoptée dans la Romania antérieurement au dernier tiers du 11^e siècle, et de ce fait, elle n'a atteint ni la Sardaigne, ni la Dacie. Les faits que nous venons de rappeler constituent donc la série chronologique suivante : 1° durée vocalique > timbre (début du 1^{er} siècle); — 2° premiers témoignages de l'ouverture *i* > *é*, *u* > *ó* (milieu du 1^{er} s.); — 3° séparation linguistique de la Sardaigne (fin du 11^e s.); — 4° généralisation et propagation de *i* > *é*; — 5° séparation linguistique de la Dacie (après 271); — 6° généralisation et propagation de *u* > *ó*.

1. Voir le dépliant, 2^e série d'en haut, au-dessus des premiers chaînons de la série centrale.

Si l'on superpose cette série à notre première série chronologique (voir le dépliant), on constate un fait intéressant, à savoir un certain parallélisme entre l'évolution de l'*i* ouvert (> *é*) et celle de l'*e* ouvert (> *ie*) d'une part et, d'autre part, entre les évolutions analogues de l'*u* ouvert (> *ó*) et de l'*ò* ouvert (> *uo*). Il semble en effet que l'*i* s'ouvrait ou, du moins, que la prononciation *e* s'affirmait à peu près au même moment où *e* se diphtonguait, et que *ó* n'a été adopté pour *u* que lorsque *ò* ouvert commençait à se segmenter à son tour. Quoi qu'il en soit, les deux premiers changements se situent dans l'espace d'un siècle à peine qui sépare l'individualisation du sarde et celle du roumain, tandis que les deux autres, qu'ils soient simultanés ou non, n'ont pu envahir le latin parlé des différentes provinces de l'Empire qu'après la séparation linguistique non seulement de la Sardaigne, mais aussi de la Dacie.

2° Parmi les plus anciens changements consonantiques, la palatalisation des groupes *ty* et *ky* est pour la première fois attestée vers le milieu du 11^e siècle (cf. Richter, *ouvr. c.*, p. 81 et 88, Battisti, *ouvr. c.*, p. 151, etc.) et doit remonter, par conséquent, au début de ce siècle, sinon plus haut; aussi a-t-elle atteint non seulement la Dacie mais même la Sardaigne¹. Le fait que le sarde a connu la palatalisation de ces deux groupes, apporte un complément utile à notre datation de la séparation linguistique de la Sardaigne (v. notamment ci-dessus, sub I 2) : d'après nos séries chronologiques, cette séparation s'est effectuée au plus tard vers la fin du 11^e siècle, or du moment que le sarde a adopté les palatales issues des groupes *ty* et *ky*, elle ne peut pas être antérieure au milieu du siècle; si elle datait d'une époque plus ancienne, cette palatalisation n'aurait sans doute pas pu atteindre la Sardaigne. C'est donc, en fin de compte, dans la deuxième moitié du 11^e siècle qu'il faut situer, à notre avis, la cessation des rapports suivis entre la Sardaigne et le continent et les débuts de l'individualisation du latin parlé sur cette île.

3° La palatalisation de *k* appuyé et intervocalique devant *e* et *i* est aussi, sans aucun doute, un changement très ancien, et ceci malgré les témoignages écrits, relativement récents, du 5^e siècle (cf. Battisti, *ouvr. c.*, p. 144). Elle est pourtant moins ancienne que la palatalisation des groupes *ty* et *ky*, ainsi qu'on en convient généralement (v. Richter, *ouvr. c.*, p. 95). Étant donné que le sarde l'ignore, tandis qu'elle a eu lieu en roumain, nous n'hésitons pas à placer, sinon ses débuts, du moins sa généralisation et

1. Voir le dépliant, 1^{re} ligne en haut et à gauche.

sa propagation entre l'époque de la séparation linguistique de la Sardaigne et celle de l'évacuation de la Dacie dont le parler a encore eu le temps de l'adopter. Il est certain que cette palatalisation n'a ensuite progressé, dans les différentes régions de l'Empire, ni simultanément ni par les mêmes stades évolutifs, et qu'elle n'a pas non plus abouti partout au même résultat (v. Richter, *ouvr. c.*, p. 116), mais la chronologie relative des changements phonétiques auxquels ont été soumis en français les paroxytons du type *amicitate-amistié*, *mendicite-mendistié*, *soc(i)etate-soistié*, la situe aussi approximativement dans le même laps de temps que les considérations précédentes basées sur la géographie linguistique, à savoir dans la première moitié du III^e siècle¹. Dans ces mots, la palatalisation de *k* intervocalique devait être très avancée, probablement au stade *yt's* (issu des stades antérieurs *k-t's*), au moment de la syncope de la voyelle prétonique ; or cette syncope est nécessairement antérieure à la sonorisation des consonnes intervocaliques, du moment que *t* reste sourd, et il est certain que les cinq changements successifs que les mots en question ont subis entre la palatalisation de *k* et l'époque des sonorisations (fin IV^e siècle), n'ont pas pu s'accomplir en moins d'un siècle et demi. Si le *k* n'avait atteint, au moment de la syncope de la voyelle prétonique, que le stade *t's*, **sot'state* aurait sans doute abouti à **sostié*, ou **sotié* et non à *soistié*. Si, au moment de cette syncope, le *k* n'avait pas encore été palatalisé ou s'il n'avait été qu'au stade *k'*, voire *t*, le groupe *kt* (ou *k't* ou *tt*) produit par la syncope aurait abouti à *yt* (et non à *yst*) comme dans *factu-fait*, ou encore dans *placitu-plait*, *vocitu-vuit*, *explicitu-espleit*, etc.

4° A propos de cette dernière série de mots, notons en passant que leur voyelle inaccentuée (pénultième) s'était effacée, en tant que voyelle posttonique, beaucoup plus tôt que la voyelle prétonique des mots de la série précédente (*amicitate*, *mendicite*, *soc(i)etate*), et ceci malgré l'entourage consonantique qui était le même dans les deux cas (groupe-*cit*-). Entre les deux synopes se situe tout le traitement de *k* devant *e*, *i*, jusqu'au stade *yt's* ; il est en effet évident que les résultats *plait*, *vuit*, *espleit*, etc., supposent la constitution du groupe *kt* (ou *k't*) dès avant la palatalisation $k > t > t's > yt's$. De plus, l'absence de *-e* final dans ces anciens proparoxytons prouve qu'au moment de l'affaiblissement des voyelles

1. Voir le dépliant, 1^{re} ligne en haut, entre la séparation de la Sardaigne et la sonorisation des consonnes intervocaliques.

finale des proparoxytons en *-è* (lequel affaiblissement est à peu près contemporain de la diphtongaison $\acute{e} > ie$, de la généralisation de $i > \acute{e}$ et, aussi, de la palatalisation $k' > t$)¹, ces mots étaient déjà des paroxytons et que la syncope des voyelles posttoniques entre *k* et *t* avait eu lieu auparavant, au plus tard au début du III^e siècle ou vers la fin du II^e.

On sait que, dans d'autres parlars romans, les voyelles posttoniques et prétoniques n'ont pas toujours subi le même traitement qu'en français; dans les uns, elles se sont conservées, dans d'autres, elles se sont effacées plus tard (v. par ex. le type *sente* en face du type *senda*). Dans cet exposé, nous ne pouvons pas reprendre ces faits, d'ailleurs bien connus, mais les syncoptes françaises que nous venons d'examiner (entre *k* et *t*; voir aussi ci-dessus les syncoptes entre *m* et *t* et entre *v* et *ta*) et dont l'ancienneté nous paraît évidente, nous semblent prouver à leur tour — en face du maintien des voyelles inaccentuées ou en face de leur syncope plus tardive, après la sonorisation, dans d'autres langues romanes — qu'environ deux siècles avant l'époque de la sonorisation, le gallo-roman septentrional commençait à évoluer, sur certains points, d'une façon indépendante.

5° En conclusion, nous croyons pouvoir réaffirmer que les changements linguistiques nés sur le continent n'atteignaient plus la Sardaigne à partir de la seconde moitié du II^e siècle et que ceux de l'Ouest ne pouvaient plus se propager dans le parler roman de la Dacie après 271, c'est-à-dire à partir du moment où de nouveaux colons ne venaient plus s'installer dans cette partie de l'Empire abandonnée par les Romains. Il s'ensuit donc que le sarde dès la fin du II^e siècle et le roumain depuis la fin du siècle suivant ne participaient plus à l'évolution linguistique des autres parties de la Romania et que, dès ces époques lointaines, ils commençaient à s'individualiser et à se constituer en des langues indépendantes. Il en est de même pour le gallo-roman septentrional qui, au cours de cette même époque (fin II^e-début III^e siècle), a déjà connu des modifications particulières (création d'un *-è* final dans les proparoxytons et nombreuses syncoptes des voyelles posttoniques) assez caractéristiques par rapport à d'autres idiomes romans, y compris le provençal.

1. Voir le dépliant, en bas et à gauche, au-dessous des trois premiers changements de la ligne centrale.

III

Une troisième série de faits concernant uniquement le français et constituant une chaîne chronologique dont certains chaînons se rattachent encore à la chaîne centrale examinée dans la première partie de notre exposé, nous permettra de dater quelques changements phonétiques typiquement français et d'apporter ainsi de nouvelles précisions sur l'ancienneté de l'individualisation linguistique du français. D'autre part, cette nouvelle chaîne nous conduira jusqu'à l'époque littéraire, et nous aurons l'occasion de voir dans quelle mesure il y a de l'intérêt à poursuivre des recherches sur la chronologie relative des changements linguistiques appartenant à des époques où, dans des textes écrits et plus ou moins bien datés, ces changements sont assez abondamment attestés.

1° La palatalisation française des *k* et *g* appuyés devant *a*, qui est attestée et généralement datée seulement du début du VII^e siècle (v. Richter, *ouvr. c.*, p. 215), doit être reculée au moins jusqu'à la première moitié du V^e siècle. En voici les raisons.

Cette palatalisation (*k* > *te*, *g* > *dj*) est nécessairement antérieure aux modifications vocaliques suivantes : *a* accentué en syllabe libre et précédé d'une palatale > *ie* (*caru* > *chier*, *cane* > *chien*, *Andecavis* > *Angiés*, etc.), au latin > *o* (*causa* > *chose*), au secondaire (issu de *-awu* et *-agu*) > *ou* (*Andecavu* > *Anjou*), et *-awa* > *-owè* > *-oè* (*caw.a* > *choe*, *choue*, dim. *chouette*). En effet, *a* > *ie* dans *caru*, etc., a été conditionné par une apparition antérieure de la palatale issue de *k*- et *g*-, et dans les trois autres cas, on n'aurait pas pu avoir *te* et *dj*, si l'époque de la palatalisation avait été postérieure à la monophthongaison *ai* > *o* et à la vélarisation *a* > *o* dans *au* secondaire et dans *-awa*, car devant *o*, les vélaires *k* et *g* ne peuvent pas se palataliser.

Parmi les quatre changements vocaliques dont il s'agit, nous avons déjà fixé l'époque approximative de *a* > *ie* : à peu près à mi-chemin entre la diphtongaison *é* > *ei* que nous datons du début du VI^e siècle et l'apparition de *è* (issu de *a* non influencé par l'entourage) qui est attestée vers la fin du même siècle (Richter, p. 223), *ie* semble pouvoir être situé au milieu du VI^e siècle. Une confrontation des quatre changements en question qui sont interdépendants entre eux, nous permet cependant d'aller plus loin et de les ranger tous dans une même série chronologique qui, placée tout entière à la suite de la palatalisation de *k* et *g* devant *a*,

nous donnera la possibilité d'indiquer approximativement l'époque de ce dernier changement.

Les aboutissements *-ou* (< *-awu*, *-agu*) et *-owè* (*-awa*), postérieurs à la palatalisation de *k* et *g*, sont au contraire nécessairement antérieurs à l'action de la palatale sur *a* accentué en syllabe libre (> **iae* > *ie*); si, au contraire, *a* > *ie* avait eu lieu antérieurement à *-a(w)u*, *-a(g)u* > *-ou* et à *-awa* > *-owè* (*-oè*), *a* de ces finales serait aussi devenu *ie* et on aurait probablement eu **-ieu* et **-ieve*. De plus, le changement *-au* (secondaire) > *-ou* a dû être précédé de la contraction de *-a-u* (à l'origine dissyllabique, issu de *-agu* et *-awu*) en une diphtongue *-au*, et la naissance de cette diphtongue secondaire *au*, précédée à son tour de la monophthongaison de l'ancien *au* latin en *ò*. En effet, ces deux diphtongues *au* qui ont donné deux résultats différents (*auru* > *or*, *causa* > *chose*, mais *cla(w)u* > *clou*, *Andeca(w)u* > *Anjou*, *Picta(w)u* > *Poitou*, *fa(g)u* > *fou*, avec *-ou*, ensuite *-u*) dans un laps de temps limité d'un côté par la palatalisation de *k* et *g* devant *a* et, de l'autre, par le traitement conditionné *a* > *ie*, n'ont pu jamais se rencontrer et se confondre; or ce fait assez curieux ne peut s'expliquer qu'en supposant qu'au moment de la monophthongaison de *au* latin, *-a-u* issu de *-agu* ou *-awu* n'était pas encore une diphtongue ¹.

1. Voir le dépliant, en haut et au centre. — Il n'est pas possible d'invertir *au* > *o* et *-a-u* > *-au* > *-ou*, car dans ce cas-là, *au* primaire aurait aussi abouti à *-ou*. De même, on ne peut pas attribuer *a* > *o* dans *-agu*, *-awu* à une influence vélarisante de *g* relâché et de *w* avant leur disparition, car ces consonnes intervocaliques devant *u* se sont effacées antérieurement à la palatalisation de *k*, *g* devant *a*, tandis que *au* secondaire > *ou* est postérieur à cette palatalisation. Le rapport chronologique entre l'effacement de *k* et *g* devant *u* et la palatalisation des *k* et *g* appuyés (> *te*, *dj*) peut être établi de la manière suivante : une comparaison des traitements subis par *voce* > *voiz*, *vicinu* > *veisin*, — par *caecu* > *cieu*, **locu* > *lieu*, *locare* > *loer*, *advocatu* > *avoé*, *lactuca* > *laitue*, — et par *necare* > *neier*, *decanu* > *dèien*, *necat* > **nieie* > *nie*, etc., nous permet de ranger les trois traitements de *k* intervocalique dans l'ordre chronologique suivant : 1^o palatalisation de *k* précédé de n'importe quelle voyelle et suivi de *e* ou *i* (résultat fr. *-yç-*, *-yts*; v. ci-dessus, II, 3); — 2^o effacement de *k* précédé de n'importe quelle voyelle et suivi de *o* ou *u*, et effacement de *k* précédé de *o* ou *u* et suivi de *a*; — 3^o palatalisation de *k* précédé de *a*, *e* ou *i* et suivi de *a* (c'est-à-dire de celui qui, le seul de tous les *k* intervocaliques, subsistait encore; résultat fr. *y*). Or cette dernière palatalisation est antérieure à celle des *k* et *g* appuyés, du moins d'après la chronologie établie par Richter, *ouvr. c.*, §§ 138 et 151; Křepinský, *Romanica*, p. 33-37, considère le changement *g* (issu de *k* entre deux *a*) > *y* comme légèrement postérieur au début de la palatalisation des *k* et *g* appuyés devant *a*, mais il ne s'ensuit pas, ainsi que nous comptons le démontrer à une autre occasion, que l'effacement de *k* (> *g*) devant *o* ou *u* a été également effectué après cette palatalisation.

La chronologie que nous venons d'établir peut se résumer dans la série suivante : 1° palatalisation des *k* et *g* appuyés devant *a* (*k, g* > *t, d* > *te, dj*); — 2° *au* latin > *ou* > *ò* (*chose*); — 3° *-a-u* dissyllabique (provenant de *-agu, -awu*) > *-au* diphtongue (**fau, *clau, *Andjau, etc.*); — 4° *-au* secondaire > *-ou* et *-awa* > *-owa, -owè, -oè* (*fou, clou, Andjou, choè*); — 5° *a* accentué libre > *ae*; — 6° *ae* précédé d'une palatale > *iae* > *ie* (*chier, Andjié, Peitié*); — 7° *ae* devant nasale > *ai* (*pain*; v. ci-dessus, sub I); — 8° *ae* non influencé par son entourage > *èe* > *è* (vers la fin du VI^e siècle). Si le *a* précédé d'une palatale a abouti à *ie* au milieu du VI^e siècle, ainsi que cela nous paraît très vraisemblable, la palatalisation des *k* et *g* devant *a*, qui en est séparée par une série de quatre changements interdépendants et chronologiquement successifs et qui est par conséquent antérieure de 120 à 150 ans au moins, doit remonter jusqu'au début du V^e siècle¹. Il s'ensuit donc que, dès cette époque-là, le Sud et le Nord de la Gaule ne formaient plus de communauté linguistique, puisque le provençal a conservé *k* et *g*, et de plus, une différenciation dialectale dans le Nord même commençait à se dessiner, car certaines régions comme la Normandie qui ne connaît pas cette palatalisation, pouvaient déjà échapper à des changements aussi caractéristiques pour la formation de la langue française que celui dont il est question. Notre conclusion en ce qui concerne le provençal n'a pourtant rien de surprenant, étant donné que, depuis la fin du II^e siècle et le début du III^e, le galloroman du Sud ne participait plus, ainsi que nous l'avons déjà constaté, à tous les changements phonétiques du Nord de la Gaule (*-è* final des proparoxytons et certaines syncopes), ou bien il les accomplissait dans un ordre chronologique différent (par ex. la sonorisation par rapport à d'autres syncopes, cf. le type méridional *fenda* « fiente », *semnda, semdier* « sentier », etc.). Elle est aussi en parfait accord avec l'extension géographique des changements postérieurs à la palatalisation des *k* et *g*, tels que *au* latin > *ò*, *au* secondaire > *ou*, *é* > *ei*, *ó* > *ou*, *a* > *e* ou *ie* ou *ai*,

1. Elle ne peut cependant pas être antérieure à la sonorisation de *k* intervocalique, car l'évolution de *Andecavis*, attesté sous la forme *Andegavis* (en 453, cf. Gröhler, *Franz. Ortsnamen*, t. I, 1913, p. 79), indique la chronologie suivante : 1° *k* > *g*; — 2° syncope de *e* prétonique entre *nd* et *g*; — 3° palatalisation des *k* et *g* appuyés devant *a*; cf. Křepinský, *ouvr. c.*, p. 34. — La série chronologique établie ci-dessus nous permet aussi de dater du V^e siècle la monophthongaison *au* latin > *o* et confirme ainsi, contre les doutes exprimés par M. Gamillscheg (*ZFSL*, t. LXI, 1938, p. 104), la date qui lui a été attribuée par Richter, *ouvr. c.*, § 149.

etc., que le domaine provençal ignore également (*causa*, *aur*; *clau*, *fau*, *Peitau*, *Anjou*; *deu* « il doit », *tres* « trois »; *dolor*; *amar*; *cabra*; *pan* ou *pa* « pain »; etc.).

2° La diphtongue *ou* issue de *-agu* et *-awu* et formée, ainsi que nous l'avons souligné, après la monophthongaison de la diphtongue latine *au* avec laquelle elle ne s'est par conséquent jamais confondue, ne s'est pas confondue non plus avec *ou* issu à peu près à la même époque (v. le dépliant) de la diphtongaison de *ó* fermé; le premier *ou* s'est monophthongué en *u* (*Anjou*, *Poitou*, *clou*, *fagu* > *fou*, dim. *fouet*), tandis que le second, passant par *eu*, a abouti à *œ* (*fleur*, *neveu*, etc.). Sans doute le premier élément de la diphtongue *ou* dans *Anjou*, *clou*, etc., était-il encore un *â* vélarisé ou un *ò* ouvert (*òu*) à l'époque où *ou* de *flour*, etc., dont le premier segment devait être un *ó* fermé (*òu*), devenait par différenciation *éu*; ce n'est que plus tard que *òu* dans *Anjou*, *clou*, *fou*, passant par *òu*, a fini par se monophthonguer en *u*. Cette dernière chronologie confirme les dates fournies par des textes : *òu* > *éu* est attesté dès la deuxième moitié du XI^e siècle (cf. Rheinfelder, *Altfr. Gr.*, 2^e éd., p. 24), tandis que *òu* > *u*, bien que ce changement soit généralement daté du XIII^e siècle, est attesté par la rime *fous* « hêtres » : *vos* « vous » chez Gautier d'Arras, au milieu du XII^e.

3° En revanche, la diphtongue *òu* (*-agu*, *-awu*) s'est confondue avec *òu* issu de *ò* + *l* devant consonne. La monophthongaison de ces deux *òu* en *u* a dû se produire en même temps, et au milieu du XII^e siècle au plus tard, on devait prononcer *ku* « coup » comme *klu* « clou », *fu* « fou, hêtre », etc.

Il est cependant étonnant de constater que *ó* fermé + *l* devant consonne (p. ex. dans **pulus* > *pols* > *pous*, *poltre* > *poutre*, *molt* > *mout*, *poldre* > *poudre*, *oltre* > *oultre*) ne s'est pas confondu avec *òu* de *flour*, mais qu'il a été traité comme *òu* dans *coup*, *clou*, *fou*, etc. Pourtant, la constitution de cette diphtongue *òu* provenant de la vocalisation de *l* est antérieure à la différenciation *òu* > *éu* dans *flour*, et par conséquent, elle aurait dû subir le même changement, ainsi que Richter, *ouvr. c.*, p. 242 (note 6), l'a très bien remarqué. Cette « anomalie » ne nous paraît cependant pas difficile à expliquer. Pour *l* affaibli en position implosive (notée généralement *l̥* et appelée « dure » ou — à tort — « vélaire »), la pointe de la langue glisse vers l'avant, sur les alvéoles antérieurs, et même sur les incisives supérieures (avant de perdre entièrement le contact avec la voûte palatine et avant de s'infléchir), tandis que

tout le corps de la langue s'abaisse par rapport à l'articulation de l'*l* moyenne et normale; cet abaissement de la langue s'accentue encore au moment de la vocalisation ¹. Il n'est donc pas étonnant de voir s'ouvrir le *ó*, par assimilation d'aperture, devant une articulation exigeant une position de la langue aussi basse, et c'est ainsi que nous supposons, antérieurement à la vocalisation de *l*, le changement *ól* + *cons.* > *ót* > *òt*, et que nous considérons comme tout à fait normale la fusion de cette diphtongue *ou*, après la vocalisation, avec celles de *fou*, *Anjou*, *clou* et de *coup*.

La vocalisation de l'*l* implosive est pour la première fois attestée en 677 (Richter, p. 240) ², et par conséquent, il est permis de dater ses débuts de la première moitié du VII^e siècle (*ib.*, p. 242 et 255-256). Cette date semble être confirmée par la chronologie relative des changements phonétiques subis par les mots tels que *pilus* > *peils* > **peius* > *peus*, *talis* > *tels* > *teus*, *calet* > *chielt* > *chieut*, etc., où les diphtongaisons de *é* et de *a* avaient eu lieu avant la chute des voyelles finales suivies d'un *-s* ou d'un *-t* (c'est-à-dire avant la formation de l'entrave *-ls*, *-lt*), et celle-ci avant la vocalisation de *l*. Si *é* > *ei* date du début du VI^e siècle, *l* > *u* ne peut effectivement pas être antérieur à la première moitié du siècle suivant (v. le dépliant). C'est à partir de cette même époque que les consonnes implosives *f*, *p*, *v*, etc., dans les groupes secondaires créés par la chute des voyelles finales (*débet* > **deivet* > *deift* > *deit*; *sapit* > **sevet* > **seft* > *set*), ainsi que par la syncope des voyelles posttoniques (voir *code-coude*, *malade*, etc., sans diphtongues, et par conséquent avec *vd* encore au moment des diphtongaisons), ont dû commencer à s'affaiblir et à s'amuir. — Ajoutons encore, pour mieux situer la vocalisation de l'*l*, qu'elle est antérieure au changement *u* > *u*, ainsi que Meyer-Lübke l'a prouvé par l'analyse des mots tels que *pulice* > *pultsè* > *puutsè* > *putsè* > *putsè* (*Gr. des Langues rom.*, t. I, p. 71 suiv., et *Einführ.*, 3^e éd., § 234); si la chronologie de ces deux changements avait été inverse, on aurait eu *pultsè* > **pultsè* > **puutsè* > **piutsè* (par différenciation du *u* en *i*, comme en provençal où l'on trouve la forme *piuze*, v. ci-dessous).

On sait que la vocalisation de l'*l* et le changement *u* > *u* ont eu lieu

1. Voir notre étude sur la vocalisation de l'*l*, *Bulletin linguistique*, t. X, Bucarest, 1942, p. 5-34.

2. Il s'agit de l'*l* en position implosive secondaire (après l'amuissement de la voyelle subséquente), et non en position primaire (type *salu*, *calulu*, etc.), où la vocalisation semble être plus ancienne, cf. Richter, *ouvr. c.*, § 86).

non seulement en français, mais aussi en provençal (v. Meyer-Lübke, *Gr. des Langues rom.*, I, p. 433 et 72) ¹. Cela prouve que, malgré la séparation linguistique des deux domaines, réalisée plusieurs siècles auparavant (v. ci-dessus), la frontière entre la langue d'oc et la langue d'oïl ne constituait pas un fossé infranchissable et qu'à l'époque dont il est question, certains changements linguistiques pouvaient encore atteindre les deux parties de la Gaule ou se propager de l'une dans l'autre. La vocalisation de *l* n'est cependant pas en provençal aussi générale qu'en français, et de plus, elle paraît moins ancienne dans cette partie de la Gaule (v. par ex. Anglade, *Gr. de l'anc. prov.*, p. 190). En revanche, l'ancien provençal semble avoir adopté la prononciation *u* plus tôt que le français (v. *ib.*, p. 84). Or, il se peut que le premier changement ait commencé dans le Nord et qu'il se soit propagé vers le Sud lentement et progressivement, sans atteindre toutes les *l* implosives. Au contraire, une adoption plus tardive de *u* dans le Nord pourrait-elle s'expliquer par des origines méridionales de cette prononciation ? Quoi qu'il en soit, il est certain, vu les différences entre les formes provençales et françaises des mots du type *piuze-puce*, que ces deux changements, *l* > *u* et *u* > *u*, n'ont pas été réalisés dans le même ordre chronologique en français et en provençal (v. Meyer-Lübke, *l. c.*, et ci-dessus). Les deux domaines linguistiques ne constituaient donc nullement une aire homogène, et même lorsqu'ils adoptaient des changements analogues, ils ne le faisaient ni simultanément, ni d'une manière absolument identique ². Cette conclusion ne fait que confirmer nos conclusions précédentes (sub II, 4°, et III, 1°); en effet, nous avons déjà constaté que, dès le début du III^e siècle, le français avait réalisé des changements tels que certaines syncopes et, un peu plus tard, la sonorisation, dans un ordre chronologique inverse à celui qui est attesté par le provençal.

4° Le résultat *u* dans *clou*, *fou*, *coup*, *outré*, etc., qui est postérieur, ainsi que nous l'avons dit, au changement *ou* > *eu* (*flour* > *fleur*), semble être au contraire antérieur à la fermeture de *o* fermé en *u* dans les syllabes accentuées et entravées et en position inaccentuée dans des mots du type

1. On hésite parfois à admettre la prononciation *u* en anc. provençal, mais les arguments apportés en sa faveur par Meyer-Lübke nous paraissent convaincants; v. aussi son étude *Die Aussprache des altprov. u*, dans les *Mélanges Wilmotte*, p. 377 et suiv., et Bertoni, *Annales du Midi*, 1913, p. 472.

2. Sur la propagation de *u* > *u* par étapes dans les différentes régions de la Gaule, v. Richter, *ouvr. c.*, p. 255 (avec une bonne bibliographie de la question).

cort > *courti*, *code* > *coude*, *vos* > *vous*, etc. ; l'adoption de la notation *ou* dans cette dernière série de mots suppose en effet la prononciation *u*, pour *òu*, dans les mots de la première série. La fermeture *ó* > *u* est généralement datée du XIII^e siècle, et cette date, d'un siècle postérieure à celle de la monophthongaison *òu* > *u* (v. ci-dessus, III, 2^o), est par conséquent parfaitement satisfaisante du point de vue de la chronologie relative. Pourtant, elle peut être difficilement retenue; elle nous paraît trop tardive pour les raisons que voici.

La rime *fous* : *vos* que nous avons déjà citée et qui réunit deux mots dont la prononciation primitive était *fòus* : *vòs*, prouve que, dès avant le milieu du XII^e siècle, on prononçait non seulement *fu(s)*, mais aussi *vu(s)*. En conséquence, la fermeture *ó* > *u* doit remonter à la première moitié du XII^e siècle et la monophthongaison *òu* > *u* doit être encore plus ancienne, du début de ce siècle ou de la fin du siècle précédent.

Par ailleurs, une confrontation de *co(n)stat* > *coste* [*kòstè*] > *coùte* avec *costa* > *coste* [*kòstè*] > *côte* [*kòtè*] nous permet d'affirmer qu'au moment de la fermeture de *ó* fermé en *u* dans *court*, *coude*, *vous*, ainsi que dans *coste* [*kòstè*] > [*kùstè*] (> [*kutè*]), le *ò* dans *coste* [*kòstè*] « côte », *hoste* [*òstè*] « hôte », etc., était encore ouvert; s'il avait déjà été fermé, on aurait **coùte* « côte », **hoùte* « hôte ». Or, on sait que *ò* ouvert dans *coste* « côte », *hoste* « hôte », etc., s'est fermé en *ó* à la suite de l'affaiblissement de l'*s* antéconsonantique en *b*¹ et que ce dernier changement date de la fin du XII^e siècle. La fermeture de *ó* fermé accentué (en syllabe entravée ou anciennement entravée) et de *ó* inaccentué en *u* est donc nécessairement antérieure à cette époque, ainsi que l'examen de la rime *fous* : *vos*, du milieu du XII^e siècle, nous a déjà permis de le constater².

5^o Parmi les *ó* fermés, seul le *ó* suivi d'un *y* ne s'est pas fermé en *u* (*carōnea* > *charogne*, *verecundia* > *vergogne*). Dans les manuels de phonétique historique, on se contente généralement d'enregistrer ce fait et, sans l'expliquer, on l'oppose à la fermeture *ó* > *u* devant les autres palatales, dans *fenouil*, *rouge*, etc. Or, ni *u* devant *l* ou *j*, ni le maintien de *ó* devant *y* ne peuvent s'expliquer par des caractères particuliers de ces différentes palatales. La fermeture de *ó* dans *fenoil* > *fenouil*, *roge* > *rouge*, etc., n'a rien de particulier; c'est le même phénomène général que celui

1. Pour l'explication physiologique de ce changement, voir notre *Système des voyelles du français moderne*, 1950, p. 20.

2. Voir, sur le dépliant, la série chronologique figurant à l'extrême droite.

qui s'est produit dans *cort* > *court*, *code* > *coude*, *coste* > *couste*, *vos* > *vous*, etc., et il a dû avoir lieu au cours de la première moitié du XII^e siècle. En revanche, le maintien de *ó* devant *y*, dans *charogne*, *vergogne*, etc., est à rattacher au maintien analogue de cette voyelle devant *n* dans *don*, *donne*, *couronne*, *maison*, etc., et ne peut s'expliquer, dans les deux cas, que par la nasalisation de *ó* qui, de ce fait, doit être considérée comme antérieure à la fermeture *ó* > *u* devant les consonnes orales. On sait que les voyelles, dès qu'elles se nasalisent, tendent à s'ouvrir (v. notre étude sur les voyelles nasales, dans la *Revue de Linguistique romane*, t. XIX, 1955), et c'est ainsi que *ō* nasal et ouvert a échappé à la fermeture de *ó* fermé. Ces considérations nous obligent à faire remonter la nasalisation de la voyelle *o* au moins jusqu'au début du XII^e siècle, sinon à la fin du siècle précédent; elle se présente donc comme à peu près contemporaine de la monophthongaison *ou* > *u* (*fou*, *clou*, *coup*, *outré*).

6° Les changements que nous venons d'étudier dans les paragraphes 2 à 5, peuvent se résumer dans la série chronologique suivante : 1° *ē* > *ei* (début VI^e siècle); — 2° *ō* > *ou*; — 3° *ā* > *ae*; — 4° amuïssement des voyelles finales devant *t* et *s*; — 5° a) amuïssement des consonnes implosives *f*, *p*, *v* devant *t*, *d*, *s*, etc., et simultanément b) vocalisation de *l* implosif (première moitié du VII^e siècle) (antérieurement à cette vocalisation, mais à une époque non déterminée par rapport aux autres changements antérieurs : *ó* devant *l* + consonne > *ò*); — 6° *u* > *u* (après la vocalisation de *l*); — 7° *ou* > *éu* (*fleur*; milieu du XI^e siècle); — 8° a) *ou* > *u* (*fou*, *clou*, *coup*, *outré*), et simultanément b) *ó* devant consonne nasale (*n*, *y*, *m*) > *ō* (*don*, *maison*, *couronne*, *charogne*, *vergogne*; fin XI^e-début XII^e s.); — 9° *ó* accentué entravé et inaccentué > *u* (*court*, *coude*, *couste*, *vous*, *fenouil*, *rouge*; première moitié du XII^e siècle); — 10° *s* implosif > *h* (*kuhtè* « coûte », *kòhtè* « côte », *òhtè* « hôte »; fin XII^e s.); — 11° *ò* devant *h* > *ó* (*kòhtè*, *òhtè*); — 12° amuïssement de *h* implosif (*kòt* « côte », *òt* « hôte », *kùt* « coûte »).

Cette chaîne chronologique nous conduit en plein dans la période littéraire, mais il n'est pas inutile d'examiner, à la lumière de la chronologie relative, les dates des changements linguistiques fournis par les textes. Nous croyons avoir démontré que, de cette manière, elles peuvent être tantôt confirmées, tantôt, au contraire, utilement rectifiées.

CONCLUSION.

Les quelques exemples que nous venons d'examiner et auxquels pourraient s'ajouter de nombreuses autres séries chronologiques, prouvent suffisamment que la chronologie relative est une méthode importante qu'il ne faut pas négliger si l'on veut établir les étapes successives de la formation des langues aussi bien à l'époque pré littéraire qu'à l'époque littéraire; elle les met en évidence d'une manière particulièrement éloquente et nette. Les changements morphologiques et syntaxiques peuvent aussi être rangés dans l'ordre chronologique, car ils sont aussi parfois interdépendants, et de plus, leur réalisation n'est souvent qu'une conséquence des changements phonétiques antérieurs. De même ceux-ci constituent les causes immédiates des rencontres homonymiques, et par conséquent, une chronologie des changements sémantiques ou autres qui en résultent pour le vocabulaire peut être établie à son tour par rapport à la chronologie des changements phonétiques. Il nous paraît donc indispensable d'étudier, voire de réexaminer, l'évolution de toutes les langues et de tous les parlers, qu'ils soient littéraires ou non, à la lumière de la chronologie relative en commençant par un classement rigoureusement chronologique des changements phonétiques.

Strasbourg, septembre 1956.

Georges STRAKA.